



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 134



Sean CONNERY
1930 - 2020

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Frank FREJNIK (Nineteen Something)
CHUCK RANSOM
Benny GORDINI
ZERIC (Trauma Social)

RIP :
Alex VARENNE
Peter LAMONT
Carl MANN

Lundi 21 décembre ; 15:42:04
Stooges time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

MANGE FERRAILLE : Erba spontanea (CD, Dur & Doux/A Tant Rêver Du Roi/Poutrage/Kerviniou/Tendresse)

Les tourangeaux de Mange Ferraille aiment tout sauf le quelconque, le lambda, le passe-partout, l'insignifiant, le futile. Les trois musiciens préfèrent le parfum de l'aventure au balisage convenu d'une route trop lisse. Il faut dire qu'ils ont des parcours fort variés, venant qui du jazz, qui de l'expérimental, qui de la noise. Forcément, une fois réunis, il ne fallait pas s'attendre à les voir enfileur de la pop-song pour midinettes pré-pubères. De fait, Mange Ferraille aime à errer sur la portée, à se perdre dans les méandres d'une création musicale qui fait la part belle à la transe et à l'extatisme. Mange Ferraille introduit l'art du drone dans un rock lourd, hypnotique, angossant. Pourtant, à la base, le trio se présente dans une formation (presque) classique, guitare, basse (ou plutôt guitare baryton), batterie. Mais l'on note une différence majeure par rapport au commun des groupes mortels, les deux guitaristes sont également organistes, et ne se privent pas de le faire savoir, ajoutant ces claviers comploteurs au trio classique. Autre effet de la combinaison jazz et expérimental, la musique de Mange Ferraille est essentiellement instrumentale, et se décline sur la longueur. Si l'on considère l'intégralité de leur discographie, soit trois albums, dont un, le premier, uniquement numérique, on ne totalise que sept morceaux. Faites les comptes, vous verrez qu'on est loin du calibrage radiophonique commercial. "Erba spontanea", ça n'est d'ailleurs qu'un seul et unique titre, de près de quarante minutes, même si, officiellement, il est divisé en quatre parties, ce qui est tout sauf évident à l'écoute. En italien, "Erba spontanea" c'est "l'herbe sauvage", il y a de ça chez

Mange Ferraille. Sur une rythmique de batterie tribale et répétitive (on pourrait penser à Budgie chez les Creatures, ou à Maureen Tucker chez le Velvet Underground des débuts), les guitares lancent des arcs électriques, des fulgurances soniques, des accords telluriques (c'est là que la guitare baryton prend tout son sens), tandis que les orgues (insistons sur le pluriel) se répandent en nappes lancinantes et en volutes méphitiques, comme une brume inquiétante sur un marais pourri aux déchets radioactifs. Il y a quelque chose d'industriel dans la musique de Mange Ferraille, leurs "Temps modernes" à eux. De cette industrie qui bouffe de l'humain plutôt que du métal. Et quand, dans la dernière partie, le chant s'éveille, ce n'est que pour scander et ressasser quelques phrases choc, à la manière de Kraftwerk, juste histoire de rajouter un instrument supplémentaire à l'inventaire, ou surligner un propos déjà très menaçant. Tout ça sans trébucher, bien sûr. Est-il utile de préciser que ces quarante minutes, intenses, on ne les voit pas passer, à l'inverse des huit heures syndicales à tenter de dompter une saleté de machine-outil dans un atelier déshumanisé ? C'est la magie (noire ?) de Mange Ferraille que de nous faire accroire qu'on peut toujours mater le primitif.

NEON BONE : Make it last (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Neon Bone est un spécimen unique dans la grande histoire de l'évolution, pratiquant la génération spontanée avec l'aisance d'un funambule en état second. Neon Bone a eu une vision un jour, depuis, il s'applique à la mettre en pratique. Il est à la fois one man band et groupe, one man band en studio où le bonhomme occupe tous les postes (il fait même sûrement aussi le café et le ménage), groupe sur scène où il devient quatuor, parce qu'il ne peut quand même pas à la fois jouer de la guitare, de la basse et de la batterie, la parthénogenèse a ses limites. Neon Bone en est déjà à son quatrième album, au milieu d'une avalanche de formats plus courts, et on n'a pas vu le temps passer. Neon Bone c'est du pop-punk aussi concis qu'une phrase de dialogue d'Arnold Schwarzenegger, plus proche de l'interjection que de l'essai philosophique. En même temps, quand on compose des titres d'une ou deux minutes seulement, on ne va disserter sur Platon ou Nietzsche. Neon Bone, c'est brut de décoffrage, ça envoie ses deux accords en moins de temps qu'il n'en faut à un moine shaolin pour allonger une ou deux mandales, ça lorgne avec gourmandise vers les Ramones, et ça vous fait tricoter de la Converse avec cet air béat de contentement qui vous ramène au meilleur moment de votre vie, la perte de votre pucelage. En prime, il y a même un petit côté early 60's dans ce déballage de notes qui vous fait faire un tour de grand huit gratis. Neon Bone parvient même à rendre comestible ce grand dadais de Ricky Nelson (pas ce qu'on a fait de mieux en matière de rock'n'roll) via sa reprise de "It's up to you", si ça n'est pas de l'adaptation à son environnement mouvant. Au cas où vous auriez un coup de mou par ces temps "difficiles", Neon Bone est la thérapie idéale, moins cher qu'un psy, moins dangereux qu'un anxiolytique, et pas besoin de vous prendre le chou avec la Sécu pour négocier le remboursement. Que du positif.

The SKULLINGTONS : En (CD, Monster Zero)

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les Skullingtons ne se sont pas privés de prendre du recul avant d'enregistrer leur premier album, six ans, c'est sûr qu'ils ont eu le temps de réfléchir avant de s'engager, ayant quand même commis deux galops d'essai sous forme d'EP, juste histoire d'être certains de leurs motivations. Jusque là, les norvégiens se plaisaient bien sur la route, alors pourquoi s'enfermer entre les quatre murs d'un studio ? Mais, pour la postérité, un disque ça reste une valeur plus sûre qu'une litanie de concerts. Alors va pour l'album. De toute façon, vu que leurs morceaux ont été façonnés et patinés sur scène de longue date, et que le punk-rock sucré qu'ils pratiquent n'est pas le genre de musique nécessitant 57 000 prises pour être efficace, on peut imaginer qu'ils n'ont pas dû s'éterniser sur la moquette de la bonbonnière, lui préférant probablement les charmes des bars locaux, qu'ils connaissent comme leur poche, puisqu'ils sont originaires d'Honefoss, et qu'ils ont mis le truc en boîte à Oslo, à une heure de route (en été, quinze en hiver). On sait que les norvégiens ne crachent pas sur la bière, petits canaillous. Pour vous donner une idée de la rapidité supposée de ces séances, sachez que "En" propose quatorze titres, exécutés en moins de 27 minutes, de quoi se mettre hors d'atteinte de la concurrence. Pour la saga nordique, on repassera. Eux préfèrent évoquer leurs potes zombies ("Jenny is a necrophiliac"), leur petite vie de punk-rockers ("Mentally challenged") ou le choubidouwap ("Forgetting you"), sans oublier la référence de rigueur aux Ramones ("You're not the one", "Red son of Russia", et, plus généralement, le fait qu'ils s'appellent tous Skullington, comme il est de tradition pour une virtuelle et délurée fratrie), ils ne sont pas sur Monster Zero par hasard.

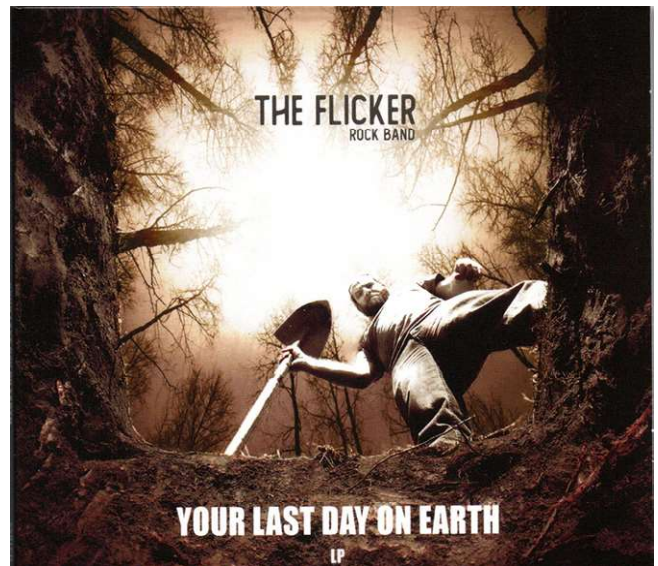
SO-CHO PISTONS : Knuckleheads (CD, Monster Zero)

On ne mesurera jamais vraiment l'incidence de la première bombe atomique balancée sur Hiroshima. 75 ans après, elle fait encore des ravages chez les descendants des survivants du premier holocauste nucléaire. Prenez So-Cho Pistons, un exemple parmi d'autres, j'aurais pu parler des cerisiers mutants, dont les fruits bouffent les vers, et non l'inverse, ou des samouraïs zombies, qui ont remplacé le légendaire katana par des quenottes en acier trempé, mais ce sont les So-Cho Pistons qui me viennent spontanément à l'esprit, on fait avec le référentiel qu'on a. Prenez les So-Cho Pistons, donc, un trio de ninjas dont le sang a été transmuté en uranium enrichi dès la naissance. Voilà un groupe de punk-rock qui sévit depuis 25 ans sans subir les outrages du temps, qui sort son seizième album, pire qu'une mitrailleuse atteinte de bégaiement, qui avoine 18 titres en moins d'une demi-heure, plus fort qu'un Bruce Lee épileptique, et qui ferait passer les Ramones pour d'aimables ménestrels ("Piston the bop" aux faux airs de "Beat on the brat" dopé au THG). Moi je veux bien qu'on dise que Little Boy n'y est pour rien, mais ça pue quand même l'irradiation à 500 enjambées de Godzilla. A ce niveau là, ce n'est pas humain. Donc, si ça n'est pas humain et que ça vient d'Hiroshima, c'est bien qu'ils ont bouffé du champignon atomique avant même leur naissance, avant même leur conception, avant même que leurs parents n'envisagent d'avoir une éventuelle descendance. A ce stade, ça n'est même plus dans les gènes, c'est dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans le bouillon de culture à ciel ouvert qu'était devenu Hiroshima le 6 août 1945 à 8 heures 16 minutes et 2 secondes du matin, quand la bombinette a explosé pile à la verticale de l'hôpital Shima, où devait sûrement se trouver quelques aïeux de nos trois lascars, pour un bras cassé ou une appendicite, leurs atomes dispersés aux quatre vents, après s'être reflétés dans le rayonnement gamma, ayant fini par retomber, plusieurs années plus tard, sur les bambins qui allaient devenir So-Cho Pistons. La théorie de l'évolution, un peu forcée pour le coup, n'a pas fini de livrer ses secrets. Normalement, d'un groupe comme So-Cho Pistons, on serait en droit d'attendre un peu de désescalade dans l'agitation et de quiétude dans l'action, après tant d'années d'activisme punk (le label Dumb ! Records, ce sont eux aussi), mais rien n'y fait, à chaque nouvel album, on a l'impression qu'ils tentent toujours de battre leur propre record de vitesse. Comme quoi le nucléaire n'a peut-être pas que des inconvénients finalement. Faudrait que j'essaie en injection, histoire de voir si je peux à nouveau mettre une trempe sur 100 mètres à mon escargot domestique, le salopard ne me montrant que les feux arrière de sa coquille depuis quelques temps.

DO NOT MACHINE : Heart beat nation (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

The FLICKER : Your last day on earth (CD, Twenty Something)
Depuis plus de 30 ans, et loin de sa douceur proverbiale, Angers trimbale une réputation de fauteurs de rock (très) bruyant. Réputation amplement justifiée si l'on considère le nombre de groupes qui, des années 80 aux années 2000, ont fait résonner les murs de la ville de leurs accords sismiques, à commencer par leurs pères à tous, les Thugs. Depuis un certain temps, on note un renouveau de cette scène angevine, souvent initiée par quelques activistes d'époque. Do Not Machine est un quatuor dans lequel on retrouve le bassiste de Zenzile, et les frères Belin, de Daria et de LANE (avec deux des frères Sourice, des Thugs, justement). Autant dire que le projet, avant même de se concrétiser, était déjà mûr, au moins dans l'esprit de ses protagonistes. Un groupe qui se forme en 2017, et qui sort son premier album. D'entrée, on note que les influences restent profondément ancrées dans des 90's américaines qui en ont chamboulé plus d'un en traversant l'Atlantique. Entre indie-rock fiévreux et post-punk granitique, Do Not Machine tisse des mélodies intenses, exécutées sans emphase, mais avec la détermination de ceux qui savent faire respecter leurs choix, le tout sous un enrobage de fuzz qui enfle un son déjà bien opulent, et qui gratte efficacement là où ça démange le plus, et qui fait donc un bien fou, comme sortir de chez le dentiste sans cette satanée carie qui vous arrachait la mâchoire et vous empêchait de dormir depuis une semaine. Le genre de petit bonheur qu'on apprécie d'autant mieux qu'on en a le plus besoin. Les titres de l'album proposent une alternance de mid-tempi, qui vous prennent aux tripes ("Future values"), et de morceaux plus agités, qui frappent direct au plexus, de quoi vous laisser quelques bleus une fois la tempête calmée. Album autoproduit, "Heart beat nation" a néanmoins bénéficié d'un incontournable traitement "américain", puisque mixé à Baltimore, chez J. Robbins, guitariste de Jawbox, et masterisé à New York. De quoi renforcer une authenticité qui n'était, de toute façon, guère à démontrer.
Formation en quintet pour the Flicker, et une formule presque

identique. Sauf que, ici, c'est un mix Noodles/Casbah Club qui a donné naissance à cette hydre où toutes les têtes sont aussi dangereuses les unes que les autres. C'est aussi leur premier album, également enregistré par Camille Belin, et tout pareillement masterisé à New York, au Sun Room Studio de Dan Coutant. Serait-ce un calembour ? Genre deux groupes pour le prix d'un ? Comme au supermarché ? Que nenni non point. The Flicker se la joue un poil plus rock'n'roll, un chouïa plus punk, un tantinet plus pop (attention, pop dans le sens power et indie du terme, on n'est pas chez les pimbeches grappilleuses de likes Youtube-Facebook-Twitter). D'ailleurs, ne revendiquent-ils pas le même amateurisme qui les animait déjà il y a 25 ou 30 ans ? Cet amateurisme échauffé par la passion et le courage, loin de l'acception péjorative que ce terme peut parfois charrier. The Flicker est un "rock band", ils l'affichent même clairement dans la raison sociale de leur petite entreprise de démolition sonore. Il n'y a donc pas tromperie sur la marchandise. Pas la peine d'alerter UFC-Que Choisir, sinon pour vous plaindre de ne pas trouver ce disque dans les rayons de n'importe quelle enseigne dite "culturelle" envahissant les no man's land commerciaux entourant la moindre ville de province. Il faudra vous démermer un minimum pour vous procurer la chose, ce qui, par ces temps de fermetures généralisées des commerces prétendument "non essentiels", risque de s'avérer plus difficile que d'habitude. The Flicker l'ont bien compris, qui ont préféré prévenir que guérir en intitulant leur petit opus "Your last day on earth". Tant il est vrai que la fin du monde (ou du moins d'un certain monde) semble encore plus probable aujourd'hui qu'en 2012, quand on avait fait dire aux Mayas ce qu'ils s'étaient pourtant bien gardés de nous annoncer. Quoi que d'aucuns ont déjà pris les devants, en affirmant qu'on s'était planté dans les calculs d'un calendrier fort hermétique, et notre dernier jour pourrait plutôt advenir en 2027. Oui, bien sûr ! De toute façon, the Flicker ont déjà choisi leur camp catastrophiste, en reprenant "Radioaktivität" de Kraftwerk, en un ultime pied de nez à tous ces prédicateurs fous qui parlent surtout pour ne rien dire (toute ressemblance avec les "spécialistes" ès coronavirus n'est en rien fortuite). Franchement, passer son dernier jour sur Terre en écoutant the Flicker, moi, je signe tout de suite, des deux mains, des deux pieds, de la tête, alouette.



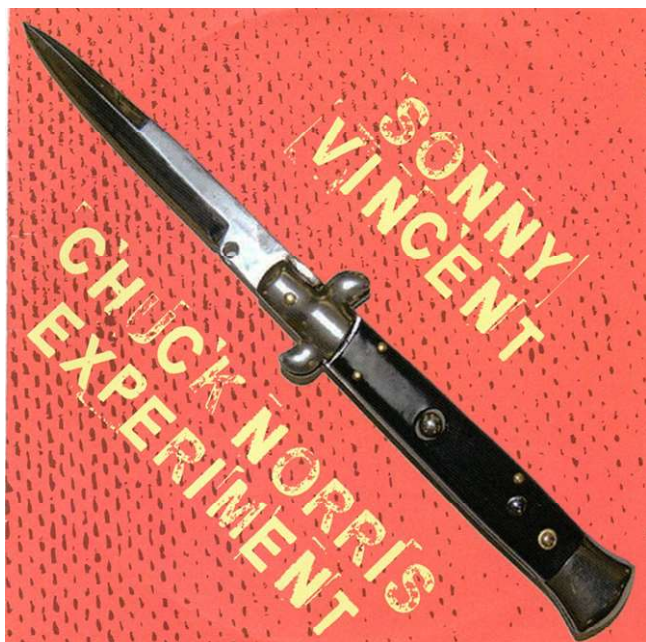
HUMAN TOYS : Spin to win (CD, Topsy-Turvy Records)

Pas besoin d'être cinquante pour faire un peu de bruit, à deux, on y arrive très bien, comme le prouvent Human Toys. Une guitare, une boîte à rythme, un séquenceur basse, un theremin, voilà le travail. Avec ce nouvel album, une constatation s'impose, le duo a connu un changement de personnel, ce qui m'avait déjà sauté aux yeux lorsque je les ai vus en concert pour la dernière fois, il y a une éternité, avant qu'un apprenti dictateur décide de foutre le pays entier au zonzon pour de longs mois, méprisant nos basiques droits individuels, ou ce qu'il ne reste. De duo 100% féminin, Human Toys sont aujourd'hui un duo mixte. Poupée est toujours au chant, tandis que la guitare est désormais entre les mains de Jon Von, américain (ex Rip Offs) installé à Paris, et prosélyte notoire de la scène garage-punk parisienne (Four Slicks, Jon & the Vons). Un changement qui n'a pas fait ralentir le tempo, au contraire. Les titres dépassent rarement les deux minutes, pour un punk'n'roll acidulé, sexy et poppy à souhait. Avec une reprise des Didjits ("Plate in my head") pour baliser les choses et faire office de grenade à fragmentation. Adeptes de froideur

synthétique et martiale, passez votre chemin. Un album enregistré à la maison, dans le salon, en charentaises, avec le mug de café à portée de main. De toute façon, avec ce genre de musique, point n'est besoin d'investir dans un 50 000 pistes hors de prix. On se satisfait aisément du minimum vital. Human Toys, c'est le punk-rock dans tout ce qu'il a de plus roboratif et de plus jouissif, sans prise de tête, sans chichi, sans pose affectée. Deux accords et basta !

CHUCK NORRIS EXPERIMENT/Sonny VINCENT (Split SP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Des suédois Chuck Norris Experiment ou de l'américain Sonny Vincent, c'est à qui ira le plus vite, à qui expédiera la chose le plus rapidement, à qui surgira de la pénombre avec le plus noir dessein. De ce concours de ronflements de moteur et de balestras de cran d'arrêt, Sonny Vincent gagne d'une courte tête, voire d'un nez seulement, 1m48 pour son "Good stuff" contre 1m58 pour le "When the dust settles" des résidents de Göteborg. Ça s'est joué à pas grand-chose, une binouze à finir de vider, des dents à finir de broser, une chaussure à finir de lacer. De toute façon, ils ne pouvaient guère faire plus long, ces deux titres paraissant sur un single 5" (format CD), ce qui ne donne pas trop l'occasion de se lancer dans un discours à la Fidel. Du bon punk-rock tendance rock'n'roll sur un beau vinyl transparent, avec No Balls, on a l'habitude de ces objets au plumage digne du ramage. La Fontaine aurait pu en faire une fable, mais quelle en aurait été la morale ?



INTERNET

Le label suédois **Beluga** met le turbo en cette fin d'année (le meilleur moyen de lutter contre la Covid), avec quelques sorties virales : second album des **Mud City Manglers** (garage rock américain), "Give me the hammer" ; album solo acoustique de l'australien **Johnny Casino**, "Vibrations, yours and mine" : belugarecords.com @@@ Noël approche, il va y avoir de la bidoche sur les tables, **Mad Butcher** est prêt à nous approvisionner en disques bourrés de protéines, albums (**Klasse Kriminale**, **Last Rites**, **Mr. Review**) ou singles (**the Tits**, **Blitzkrieg**, **Red Alert**), il y en a pour toutes les bourses et tous les appétits : www.madbutcher.de @@@ Il est de plus en plus difficile de se procurer du fanzine, avec la fermeture des disquaires, et la fin des concerts, le site **Mon Disquaire Est Mort** a donc décidé de les proposer en téléchargement, payant ou gratuit, selon les cas et les titres. Pour l'instant, les titres disponibles sont **Punkulture**, **Grobader**, **442ème Rue**, **Abus Dangereux**, **La Bête** et **La Mine**, mais ça s'étouffe régulièrement : <https://mondisqueestmort.fr/23-le-kiosque> @@@ Chez **Une Vie Pour Rien**, on réédite, en vinyl, l'album "Old reggae friends" (2010) de **8*6 Crew** : www.uvpr.fr @@@ Un nouveau single d'**Eddie Mooney & the Grave** paraît juste pour le réveillon sur **Still Unbeatable**, un titre de circonstance, "Lockdown baby", 200 copies au total, il faudra se dépêcher : <https://stillunbeatablerecords.wordpress.com> @@@ Se passant des librairies, qu'elles soient ouvertes ou fermées, **Rytrut** fait paraître le livre d'**Antonino d'Ambrosio**, "Laisse la colère s'exprimer - Joe Strummer, le punk et le mouvement de la citoyenneté

mondiale", un recueil de textes et de visuels inspirés par l'activisme culturel de **Joe Strummer**, au-delà du strict cadre du **Clash** : www.rytrut.com @@@ Un album d'inédits de **Bob Dylan** est annoncé pour février 2021. "1970" proposera des outtakes de "Self portrait" et "New morning", ainsi que 9 titres enregistrés avec **George Harrison**, dont des reprises des **Everly Brothers** ou **Carl Perkins**. Ça promet d'être intéressant : bobdylan.com @@@ www.chucknorrisexperiment.com

On sait tous ce que c'est, les hivers sont plutôt frisquets dans les pays nordiques (même si le réchauffement climatique tend à changer la donne à une vitesse effrayante), donc il faut bien trouver à se réchauffer quand vient la bise du noroît. Pour ça, rien de tel que le rapprochement physique. On emmerde les gestes barrière. Il y en a qui picolent, il y en a qui partouzent, il y en a qui font du sport, et il y en a qui font du rock'n'roll. **Chuck Norris Experiment** fait partie de cette dernière catégorie, même si ça ne les empêche peut-être pas de tendre aussi vers les autres. Pour la petite, moi qui les connaît un peu, c'est sûr. Chuck Norris Experiment s'est formé à Göteborg, en Suède, en 2004. Au départ, c'est le projet parallèle de **Jocke Olsson**, l'un des 2 chanteurs-guitaristes de **Rickshaw**. Le nom du groupe n'a rien à voir avec l'acteur de "Walker, Texas ranger", il est en fait inspiré de **Charles "Chuck" Norris**, un bluesman américain né à Kansas City en 1921, mort à Tustin, Californie, en 1989. Jocke, adolescent, l'avait vu en concert à Göteborg, son père étant fan de blues. Le guitariste avait même enregistré un album sur place, "The Los Angeles flash", en 1980. A partir du nom du groupe, les musiciens vont tous prendre des pseudonymes incluant le nom "Chuck". Jocke devient **Chuck Ransom**, et laisse tomber la guitare pour se consacrer au chant. Au fil du temps, 2 autres membres de Rickshaw rejoignent le gang, le guitariste **Chuck Rooster** et le batteur **Chuck Buzz**. **Chuck the Ripper**, après avoir tenu la basse, est aujourd'hui le second guitariste, quand au bassiste actuel, il répond au nom de **Chuck Dakota**. Autre gimmick, sur scène, le groupe est entièrement vêtu de noir, avec une cravate orange, un large trait de cirage noir sur les yeux, rappelant le bandeau des Rapetou, ou le trait "censurant" les yeux d'une personne sur les vieilles photos de la presse à scandale, censé masquer leur identité. Rickshaw ne résiste guère à l'apparition de Chuck Norris Experiment, le groupe splittant au bout de quelques mois d'activité commune. Musicalement, Chuck Norris Experiment s'inscrit dans la carré parfait tracé entre **Motörhead**, **Adam West**, **V8 Wankers** et **Danko Jones**. Aujourd'hui, le groupe affiche 9 albums studio à son actif, le dixième est programmé pour le printemps 2021. Auxquels il faut ajouter des compilations (3 officielles), des live (2), et des singles ou EP qu'il vaut mieux ne pas tenter de comptabiliser, au risque de devenir fou, tout comme leurs participations à des tributes aussi divers que **Batman**, **Alice Cooper**, **Motörhead** ou **Dead Moon**, entre autres, ainsi qu'un album acoustique sous le nom de **Chuckies**. De vrais psychopathes dès qu'il s'agit de participer à un disque, quel qu'il soit. Au total, on tourne autour de la cinquantaine de références. Des fous furieux. Ce site est leur page officielle, pour une fois plutôt bien foutue, c'est assez rare pour être signalé. On y trouve l'essentiel de ce qu'il y a à savoir, depuis la page de news, indispensable pour un groupe aussi actif, jusqu'à la discographie, pléthorique comme on vient de le voir, d'ailleurs triée par formats et supports, pour éviter l'indigestion, en passant par les vidéos, pour vous donner une idée de leur musique si vous ne connaissez pas, les photos, pour les reconnaître dans la rue, bien qu'ils ne viennent jamais en France... Il y a même une page consacrée à Rickshaw pour être complet. Un site aussi cool que le groupe lui-même.



<http://digitfanzine.chez.com>

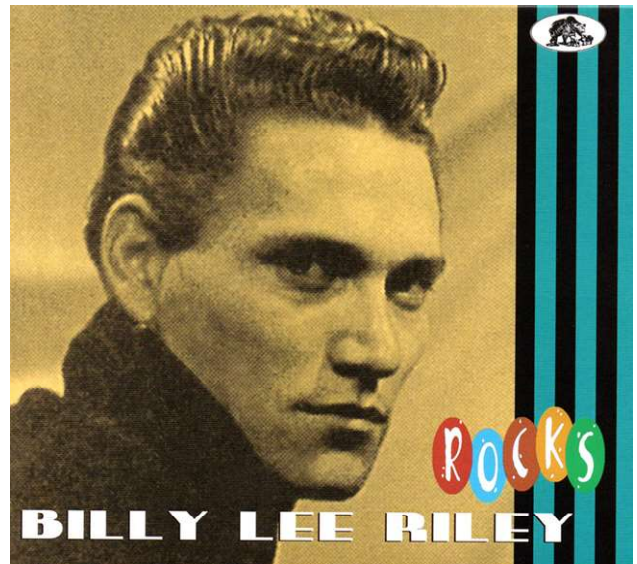
N'ayons pas peur de le dire, **Dig It** est le meilleur fanzine français pour ce qui concerne la scène garage. Né des cendres de **Nineteen** en 1994, c'est peu ou prou la même équipe qui est aux fourneaux depuis 1982, avec un peu de sang neuf au fil de l'eau, bien sûr, et, malheureusement, quelques décès aussi. On ne traverse pas autant de décennies sans quelques avanies. Aujourd'hui, Dig It est fort de 76 numéros, ce qui est plus qu'honorable. D'autant que le zine ne peut guère compter que sur les abonnements. Pas simple. Dig It est aussi devenu une émission de radio. Ce site est le reflet de toutes ces activités, imprégné de la même passion que le périodique papier. La présentation est sobre mais efficace, on ne se perd pas dans les ouvertures de pages multiples. Dans l'ordre du menu déroulant, on trouve les émissions de radio en podcast, le sommaire de tous les numéros parus à ce jour, des dates de concert (du moins en temps normal, pour l'instant, cette page n'est qu'un misérable désert, merci à tous ces connards qui considèrent que la mort de la culture vaut mieux que celle de quelques beaux), un florilège des meilleurs articles du zine, à lire en ligne, les adresses des disquaires toulousains, primordial pour ne pas mourir d'inanition musicale dans la ville rose, une page de liens (labels, groupes, fanzines, radios, blogs) digne d'une encyclopédie. Avec tout ça, le garage, le punk et le rock'n'roll n'auront plus de secret pour vous. Vous pourrez vous inscrire à "Questions pour un champion rock"... quand quelqu'un se décidera à développer le concept. Pour leur militantisme et leur longévité, les gens de Dig It méritent tout notre respect.



Bruce SPRINGSTEEN : Letter to you (CD, Columbia)

Près de cinquante ans après leurs débuts, Bruce Springsteen et le E Street Band se retrouvent régulièrement, en studio ou sur scène. Même si Springsteen ne réunit pas forcément le groupe sur tous ses disques. Ainsi en était-il du précédent, "Western stars", en 2019, en solo. Loin d'être engourdi, le collectif donne à nouveau sa pleine mesure sur ce nouvel album, le vingtième de Springsteen, pour ne parler que des disques studio. Certes, ils sont deux à manquer à avoir pris leurs distances, l'organiste Danny Federici et le saxophoniste Clarence Clemons, mais ils ont un motif valable, puisqu'ils sont tous deux décédés, respectivement en 2008 et 2011. Ils sont remplacés par Charlie Giordano et Jake Clemons, le neveu de Clarence. Pour les autres, ils sont tous là, Roy Bittan, Nils Lofgren, Patti Scialfa (madame Springsteen dans le privé), Garry Tallent, Miami Steve Van Zandt et Max Weinberg, comme à la grande époque, celle qui avait tracé une ligne aussi droite que la démarche et l'attitude de Springsteen, entre 1973 et 1980, entre "The wild, the innocent & the E Street shuffle" et "The river", ce nouvel album n'étant pas sans rappeler ces sonorités "vintage", avec même une petite larmichette de "Nebraska", le premier album acoustique de Springsteen. A 71 ans, ce dernier n'est plus le jeune chien fou de ses débuts, forcément, il est comme apaisé, semblant avoir atteint une certaine sagesse, une certaine sérénité, un certain recul, vis-à-vis de sa carrière comme de sa vie personnelle. Mais apaisé ne veut pas dire gnan-gnan ou cu-cul. Cet album est tout sauf ça, même si la plupart des morceaux déroulent des rythmes médium. Après avoir été souvent qualifié de "nouveau Dylan" à ses débuts (il ne fut pas le seul, loin de là), on note aujourd'hui quelques similitudes entre les deux hommes, qui ont décidé de prendre la vie comme elle vient, sans se préoccuper de ses vicissitudes. Chacun poursuivant sa carrière selon son envie et ses désirs. Il n'en va pas de même si l'on considère les artistes. Autant Dylan, ces derniers temps, s'éparpille, fait feu de tout bois et part dans tous les sens (comme en témoignent ses deux albums de reprises de crooners, très moyens), autant Springsteen reste fidèle à SA musique, celle dont il a défini les canons et les standards dès le début, ne s'en écartant que parcimonieusement (les sonorités plus "commerciales" de "Born in the U.S.A." ou "Tunnel of love", ou le folk quasi institutionnel de "We shall overcome : The Seeger sessions" par exemple). Si "Letter to you" ne contient aucun hit calibré pour la radio, comme d'ailleurs tous ses derniers albums (il faut remonter au diptyque "Human touch" et "Lucky town", en 1992, pour trouver trace de ses derniers succès planétaires), le disque offre à l'auditeur une homogénéité évidente, une unité de ton qui tient autant à sa façon d'écrire qu'à celle de jouer, et d'enregistrer, du E Street Band. Ces

types se connaissent si bien, depuis si longtemps, ont passé tant de temps ensemble sur la route et en studio, qu'ils interagissent comme s'ils ne faisaient qu'un, à la façon de ce que les zoologistes appellent un superorganisme, ce qui relève de l'exploit quand on doit composer avec une dizaine de personnes. Le plus extraordinaire, c'est qu'il n'y a jamais eu de problèmes d'ego entre eux, pas plus chez Springsteen que chez les autres, alors que la plupart poursuivent leur propre carrière en parallèle (Nils Lofgren, Miami Steve Van Zandt, Max Weinberg) et que le nom du E Street Band n'apparaît jamais sur les disques studio de Springsteen (uniquement sur les live enregistrés ensemble), ce qui tient à son contrat original avec Columbia, puisque c'est lui seul qui a signé avec la maison de disques en 1972, et pas le groupe, le label lui ayant néanmoins laissé toute latitude pour enregistrer avec qui bon lui semble, E Street Band ou non, sans jamais rien lui imposer. Alors, oui, "Letter to you" n'est qu'un nouvel album de Bruce Springsteen, mais c'est aussi, justement, un nouvel album de Bruce Springsteen, de la même trempe que le reste de sa discographie, ce n'est pas rien. Ils sont peu nombreux à avoir été capables de sortir autant de disques, sans se fourvoyer, sans avoir à en rougir, sans avoir à les renier par la suite. A l'heure où la musique n'est plus, souvent, qu'une vaste usine à loukoums, Springsteen continue à la pratiquer comme quand il était adolescent, en artisan consciencieux et soucieux de soigner sa réputation et sa clientèle. Jusqu'à nous écrire cette petite lettre, pour nous faire savoir qu'il est toujours là, qu'il se porte bien, et qu'il pense à nous. Ce qui vaut toujours mieux qu'un furtif SMS. A l'ancienne je vous dis.



Billy Lee RILEY : Rocks (CD, Bear Family Productions - www.bear-family.com)

Billy Lee Riley est né le 5 octobre 1933 à Pochontas, Arkansas, dans une famille de métayers. Il est le cinquième d'une fratrie de 8 enfants. Il a des origines irlandaise et Cherokee, entre autres. A l'âge de 3 ans, sa famille s'installe à Osceola, Arkansas, sur les rives du Mississippi. A 6 ans, Billy apprend à jouer de l'harmonica, et devient fan de blues. En 1942, la maison familiale est détruite par un incendie, les Riley s'installent alors à Poplar Ridge, Arkansas. En 1943, son père lui achète sa première guitare, instrument dont il apprend à jouer avec quelques-uns de ses voisins, dont le bluesman Willie "Snooks" Bradshaw. En 1947, il participe à sa première émission de radio, puis, en 1949, s'engage dans l'armée. Il n'a que 16 ans, mais l'une de ses sœurs aînées falsifie ses papiers d'identité, le vieillissant de deux ans pour pouvoir s'engager. Il y reste quatre ans et est démobilisé en 1953. Il reprend ses activités musicales, intégrant notamment deux groupes de la région de Jonesboro, Arkansas, Tennyson & the Happy Valley Boys et les KBTM Ranch Boys. Il joue régulièrement sur trois stations de radio différentes, tout en travaillant dans une fabrique de chaussures. En 1955, il s'installe à Memphis, où il ouvre un restaurant avec sa femme et son beau-frère. Malheureusement, ils sont obligés de fermer au bout de trois mois, après qu'une fusillade a éclaté entre deux clients éméchés. Billy fait plusieurs petits boulots, notamment boucher dans un supermarché. A Noël 1955, il fait une double rencontre, celles de Jack Clement et Slim Wallace, qui forment alors un duo à succès dans la région de Nashville. Slim dirigeant également un club à Paragould, il engage Billy Lee Riley pour s'y produire le week-end. A Memphis, Jack Clement et Slim Wallace ouvrent bientôt un studio d'enregistrement, les Fernwood Studios, où Billy Lee Riley effectue sa première séance

d'enregistrement en mars 1956, mettant en boîte ce qui deviendra son premier single, "Trouble bound", qui paraît sur Sun Records le 1er septembre 1956. C'est avec son deuxième single, "Flyin' saucers rock'n'roll", qui paraît le 23 février 1957, que Billy Lee Riley connaît son premier succès local. Sur ce disque, il est accompagné au piano par Jerry Lee Lewis, juste retour des choses, puisque Riley a accompagné les premiers pas de Lewis chez Sun. Le 30 septembre 1957 paraît son troisième single, "Red hot", reprise de Billy "The Kid" Emerson, autre artiste Sun. Ce disque est un nouveau succès local, qui aurait pu devenir un succès national si Riley n'avait pas connu, comme Warren Smith quelques mois plus tôt, les affres des finances défaillantes de Sun. Au moment où Sam Phillips s'apprête à assurer la promotion de "Red hot", Jerry Lee Lewis sort "Great balls of fire", et Phillips, n'ayant pas les moyens d'assurer la promotion des deux disques de manière égale, choisit de privilégier Lewis, comme il l'avait fait avec "Whole lotta shakin' goin' on" en début d'année, au détriment de "So long, I'm gone" de Warren Smith. On ne peut guère blâmer Phillips d'avoir mis tous ses moyens sur Jerry Lee Lewis, qui le méritait amplement, et qui connaîtra d'ailleurs un immense succès. On ne peut que déplorer qu'il n'ait pas eu les moyens financiers de ses ambitions, ce qui l'a obligé à sacrifier quelques-uns de ses artistes, et pas les moins talentueux. Billy Lee Riley se console en gagnant sa vie comme musicien de studio. Son groupe de scène, les Little Green Men, est aussi le principal groupe d'accompagnement des studios Sun pendant plusieurs années, un groupe constitué, entre autres, du guitariste Roland Janes et du batteur James Van Eaton, qu'on peut entendre sur de nombreux disques enregistrés à cette époque, à commencer par ceux de Jerry Lee Lewis. Néanmoins, frustré de voir sa propre carrière au point mort, Billy Lee Riley quitte Sun en 1960, pour fonder son propre label, Rita, avec Roland Janes. En 1962, Billy Lee Riley s'installe à Los Angeles, où il reprend ses activités de musicien de studio, accompagnant des gens comme Dean Martin, les Beach Boys ou Sammy Davis Jr, tout en sortant ses propres disques sous divers noms d'emprunt, aucun d'entre eux ne connaissant le succès. Au début des années 70, miné par son insuccès chronique, il abandonne la musique et monte une entreprise de construction. En 1978, un jeune chanteur new-yorkais, Robert Gordon, accompagné par le guitariste vétéran de la scène surf Link Wray, reprend les deux succès de Billy Lee Riley, "Flyin' saucers rock'n'roll" et "Red hot", relançant de manière inattendue la carrière du chanteur. Durant les années 90 et 2000, Billy Lee Riley enregistre une petite dizaine d'albums, oscillant entre rock'n'roll et country. Sans que ceux-ci ne lui permettent de retrouver le chemin du succès, ne parvenant pas à faire oublier le point d'orgue de sa carrière, quand il enregistrerait pour Sun, dans les années 50. Billy Lee Riley est mort le 2 août 2009 à Jonesboro, Arkansas, d'un cancer du colon. Il avait 75 ans. C'est dans la série "Rocks" que Bear Family vient de faire paraître cette compilation. "Rocks" s'intéresse surtout à la facette rock'n'roll des pionniers du genre. Une autre série, "The ballads of...", s'intéresse aux titres plus lents. Comme toujours avec Bear Family, on a un travail soigné. Un CD bourré à craquer, 35 titres, et un livret de 40 pages, informatif et illustré, voilà de quoi répandre la bonne parole de Billy Lee Riley à travers le monde, même avec 60 ans de retard. La sélection fait la part belle à la période Sun, avec 19 titres, dont quelques inédits. Autour des Little Green Men, on peut entendre quelques autres habitués du studio de Sam Phillips, comme les contrebassistes Marvin Pepper et Pat O'Neill, les saxophonistes John "Ace" Cannon, Martin Willis ou Bill Justis, les pianistes Jimmy Wilson (au jeu plutôt boogie), James Paulman ou Charlie Rich. Chez Sun, Billy Lee Riley fait aussi office de musicien de session. En conséquence, on trouve sur cette compilation un titre de Sonny Burgess, "Thunderbird", sur lequel Riley joue de l'harmonica, et un d'Ernie Barton, "Open the door Richard", sur lequel il joue de la basse et chante la seconde voix. Une fois la période Sun épuisée, on survole le reste de sa carrière, qui le voit papillonner de label en label, Rita, Home Of The Blues, Jaro, Myrl, Dodge, Checker, Enterprise, Mojo. On note au passage que, en 1994, date d'enregistrement du titre le plus récent, Roland Janes et James Van Eaton sont encore là pour soutenir Billy Lee Riley, même s'ils n'apparaissent pas forcément sur tous les morceaux. Quant aux disques, si certains paraissent sous le nom de Billy Lee Riley, il utilise aussi des pseudonymes, les Spitfires (l'instrumental "Catfish"), Darron Lee (pour un titre plutôt twist, "Everybody's twisting"), les Megatons. Globalement, Billy Lee Riley a tendance à privilégier ses propres compositions, même s'il ne dédaigne pas s'adonner à l'exercice de la reprise, Coasters ("Searchin'"), Bill Justis ("College man"), Clovers ("Your cash ain't nothin' but trash"), Regals ("Got the water boiling"), Chuck Willis ("Betty and Dupree"), Jack McVea ("Open the door Richard"), Big Joe Turner ("Flip flop and fly", "Teenage letter"), Eck Robertson ("Arkansas traveler"), Robert Parker ("Barefootin'"), Elvis Presley ("Mean woman blues") ou Bobby (Boris) Pickett and the Crypt-Kickers ("Nightmare mash", en fait "Monster mash" dont Riley réécrit

les paroles). Une bien belle compilation qui peut permettre de (re) découvrir Billy Lee Riley, malheureusement trop sous-estimé, pour avoir eu la malchance d'être au bon endroit, mais au mauvais moment. Sinon, qui sait comment les choses auraient pu tourner... La carrière de Billy Lee Riley n'a rien de la freeway libre de tout obstacle, sur laquelle on enclenche le cruise control pour se laisser glisser en se concentrant sur l'auto-radio. Cette compilation est là pour nous le rappeler.

VLAD' SIN : Vlad' Sin (CD autoproduit)

Ce disque offre un avantage par rapport aux autres, vous pouvez en programmer la lecture au petit matin, puisqu'il s'ouvre sur une sorte de sonnerie de réveil, de quoi ouvrir un oeil en musique, plutôt que de vous tirer du lit en état de stress à cause des sirènes d'alarme que sont devenus les réveille-matin, pour ceux qui en utilisent encore, ou les portables, pour ceux qui ne peuvent se passer de ce machin intrusif. Après une soirée passée au bar topless du quartier, c'est appréciable. Même si cet usage matinal reste anecdotique, le véritable intérêt d'un disque étant, quand même, de l'écouter pour les petites ariettes qui le composent. Du moins, personnellement, est-ce ce que j'en attends. Vlad' Sin est un quatuor lorrain (Longwy), formé en 2017, avec d'anciens membres des Hérétiques. Le groupe vient de sortir son premier mini album, ou EP, ça dépend si l'on préfère voir le verre à moitié plein ou à moitié vide. Cinq titres de punk-rock classique, matos et énergique, avec des textes, en français, qui se préoccupent plus du quotidien que des grandes idées qui ne font pas toujours avancer les choses. Entre les bringues dont on ne se souvient plus le lendemain, ou alors, si on s'en souvient, qui s'avèrent peu glorieuses, les turpitudes politiques et sociales de classes dirigeantes qui s'occupent plus d'elles-mêmes que des autres, ou les problèmes de survie, il n'y a pas d'autre mot, des classes laborieuses, entre RSA et chômage (un problème qu'on ne connaît que trop bien en Lorraine), c'est à une sorte de collage journalistique que s'adonne Vlad' Sin, sans intellectualisme, mais avec la force de conviction de ceux qui savent de quoi ils parlent. Certes, on a l'impression d'avoir déjà entendu ça des milliers de fois, mais ça reste toujours bon à prendre. Le punk-rock, on ne s'en lasse jamais.

ZABRISKIE POINT : Paul (CD, Guerilla Asso)

Guerilla Asso, outre une actualité chargée avec ses groupes habituels (voir par ailleurs dans ce numéro), fait aussi dans la réédition. Pour sa nouvelle référence, le label frappe fort en convoquant Zabriskie Point, l'une des plus fines lames du punk hexagonal des années 90. En une petite dizaine d'années, les nantais ont sorti quatre albums studio, "Paul" étant le dernier d'entre eux, publié en 1999, juste avant la séparation, sur Dialektik, le groupe n'étant pas pour rien dans l'existence du label. Loin des clichés éculés du punk de base, comprendre du punk à chien et à crête, Zabriskie Point se prévalait d'une certaine vision intellectuelle du genre. Le chanteur du groupe, François Bégaudeau, est aujourd'hui écrivain. On lui doit, entre autres, le roman "Entre les murs", en 2006, adapté au cinéma en 2008, Bégaudeau interprétant le rôle principal. Le film a décroché la Palme d'Or au Festival de Cannes. Inutile de dire, donc, que les textes de Zabriskie Point sont l'un des points forts du groupe, du niveau de certains de ses contemporains, comme les Sales Majestés, les Cadavres ou PKRK. Il est probable que certains de leurs contemporains, plus bourrins, ont dû avoir le sentiment d'une concurrence hautement déloyale, ne jouant pas tout à fait dans les mêmes bacs à sable, avec de nombreuses nuits sans sommeil pour tenter de se mettre à niveau. D'ailleurs, le "milieu" punk n'a pas toujours été tendre avec eux, c'est bien le signe que tout le monde n'était pas forcément à l'aise avec la pertinence et la subtilité de leur propos. Ni avec leur talent naturel. Si le discours était bien politique, et clairement de gauche, quel que soit le sens qu'on donne à cette catégorisation, il n'était ni frontal ni brutal. François Bégaudeau use de l'ellipse, de l'allusion, du second degré pour asséner des vérités que d'autres énoncent avec plus de trivialité. Ceci étant, on peut faire du punk avec un minimum de réflexion sans perdre son énergie, la discographie entière de Zabriskie Point en est une preuve évidente. Tout dernier album qu'il soit, "Paul" n'est nullement plus calme que les précédents. "Frenchless", "Un type bien", "M. le contrôleur" ou "What is my punk, what is myself ?" en sont de parfaits exemples. Encore qu'on pourrait appeler les quatorze titres de l'album à la barre pour en témoigner, on aurait la même version des faits. Pour gagner un peu de poids, mais sans mauvaise graisse ajoutée, Guerilla Asso a complété l'album avec le EP "I would prefer not to", également paru en 1999. Quatre titres qui auraient fort bien pu figurer sur l'album original, il est donc logique de les trouver ici. D'autant que, si j'ai bien compris, mais avec de simples mp3 j'ai du mal à voir, cet objet paraît en double vinyl, d'où le EP bonus, tant qu'à faire. A l'époque, "Paul" n'était paru qu'en CD, cette sortie vinyl comble donc une lacune dans la discographie du groupe. Ca n'était pas réhibitoire, mais ça ne fait pas de mal non plus. Surtout pour un groupe comme Zabriskie Point.

DEITY GUNS : Proto Larsen (LP, Larsen Recordz - larsen.asso.fr)

Deity Guns furent un relativement éphémère groupe lyonnais, formé en 1989, séparé en 1993, adepte d'un rock plutôt noisy. Au cours de ces quelques années d'existence, le groupe a fait paraître deux albums, dont le second, "Trans lines appointment", carrément produit par Lee Ranaldo, de Sonic Youth, excusez du peu. L'album qui nous occupe aujourd'hui n'aurait jamais dû voir le jour, puisqu'il fut enregistré en 1990 en tant que démo. Deity Guns, en pleine préparation de leur futur premier album, investissent un petit studio 4 pistes sis dans une cave humide de Chambéry, prototype de ce qui deviendra le studio Larsen. Ces séances, en avril et septembre 1990, sont donc des sessions de travail, histoire de coucher sur bande quelques titres, élaborés jusque-là en répétition et en concert, en vue d'un enregistrement ultérieur plus conséquent et plus "professionnel". De fait, cinq des huit morceaux de ce disque se retrouveront, l'année suivante, sur le premier album des Deity Guns, "Stroboscopy", enregistré à Angers, produit par Gilles Théolier, et paru sur Black & Noir, le label fondé par Eric Sourice, le batteur des Thugs, toutes précisions utiles pour situer le champ d'expérience et d'investigation du groupe. Un rock bruyant et bruyant, sombre et "expérimental". Les versions entendues sur "Proto Larsen" sont évidemment plus abruptes, plus rèches, plus granuleuses que ce qu'elles deviendront six mois plus tard, même si, on s'en doute, la musique des Deity Guns ne sera jamais polie, léchée, aseptisée. Là, compte tenu des circonstances et du matériel, on est plus proche du son live, de sa spontanéité brutale, de son impulsivité naturelle. Même si on a déjà tous les ingrédients qui feront des deux futurs albums de véritables mines anti personnel, avec ces zébrures de guitares déviantes, ces rythmes superpersonnels, ces mélodies acides, ces basses bourdonnantes, cette solitude écrasante d'un bouillonnement électrique protéiforme. On est parfois entre trances et drones, on est surtout dans un post-hardcore furieux et dru, sale et venimeux. "Proto Larsen", c'est un peu le pendule de Foucault des Deity Guns. Grâce à des méthodes et des moyens empiriques, ils viennent de mettre en évidence le fait qu'on peut élaborer une musique aussi rude et épineuse en France en 1990, il ne leur restera plus qu'à affiner leurs théories sur leurs disques ultérieurs. Une tranche d'histoire qu'il eut été regrettable de ne pas écrire officiellement.

MALADROIT : Steven Island (CD, Guerilla Asso)**MAUVAISE PIOCHE : Harmonies vocales, dissonances cognitives (CD, Guerilla Asso)****INTENABLE : Envier les vivants (CD, Guerilla Asso/Firefls Fall)****GUERRILLA POUBELLE : L'ennui (CD, Guerilla Asso)**

Dans la galaxie Guerilla Poubelle, ça défouaille tous azimuts ces temps-ci, le trio parisien tenant un rôle central dans cette déferlante de disques.

On inaugure cette chronique collective avec un concept maxi EP de Maladroit, le groupe de Till (Guerilla Poubelle), Olivier (Dead Pop Club) et Forest Pooky (Sons Of Buddha). Un disque amusant qui rend un hommage débridé à Steven Spielberg, avec quatre titres originaux évoquant quatre de ses films majeurs. "Jaws" avec "Darwin's got our back", "Jurassic Park" avec "Raptor lover", "Les aventuriers de l'arche perdue" avec "Exploration team", "E.T." avec "Communication fuckup", le tout à travers le prisme de l'humour du gang parisien. Une autre vision... ou plutôt écoute... de l'oeuvre de Spielberg, qui, si l'on peut trouver sa filmographie parfois inégale (il a aussi fait des trucs assez chiant), n'en reste pas moins, dans ses meilleurs jours, l'un des cinéastes majeurs de la seconde moitié du XXème siècle. Il méritait bien ce petit coup de chapeau (fedora ?) de la part d'un groupe qui n'avait plus donné signe de vie discographique depuis 5 ans. Le temps de se dépêtrer d'ennemis aussi coriaces qu'improbables ? Parce qu'il faut bien admettre que, des requins géants, des dinosaures affamés, des aliens paumés ou des partisans du IIIème Reich, quand on en croise dans la vraie vie, c'est pas de la tarte.

Mauvaise Pioche est le projet parallèle d'Antho, le bassiste de GxP et le batteur d'Intenable. La particularité de Mauvaise Pioche, c'est que c'est un one man band, dans tous les sens du terme, puisqu'il joue de tous les instruments, sur des disques qu'on devine enregistrés dans des conditions spartiates, avec aussi peu de matériel que possible, encore qu'il ait investi un vrai studio pour cette dizaine de vignettes sonores. Durant le confinement du printemps 2020, il avait enregistré un EP spécifique, sur son canapé. Nonobstant, pour son nouvel album, il a quand même tenu à sortir l'argenterie, bien qu'il n'ait reçu personne à dîner, la guitare, la basse, la batterie, un synthétiseur, pour bien montrer qu'il est capable de se plier à un minimum de conventions sociales. Un paradoxe en des temps où il faudrait vivre en ermite, selon les normes autocratiques en vigueur.

Mauvaise Pioche, ça reste du punk-rock, on ne se refait pas, juste un peu moins hirsute que Guerilla Poubelle. Antho s'autorise des compositions un chouia plus posées, un poil moins débridées, encore que ce soit relatif. Ne rêvez pas de pop insipide ou de lavasse de bas étage. En fait, Antho mise surtout sur ses textes, fort bien troussés, même si la rime est plus qu'optionnelle, ce qui peut dérouter à la première écoute, puisqu'on n'a plus la musicalité de l'assonance pour accompagner la rythmique. N'a-t-il pas prévenu dès le titre de l'album ? "Dissonances cognitives" comme il dit. Ce qui n'empêche pas les paroles de faire mouche, avec un certain sens de l'humour ("Lettre de démotivation", "Emballage juvénile"), comme cette phrase imparable, dont je ne me lasse pas : "Il fait plus froid chez moi que dans les yeux d'un gangster" ("Précaire et révoquant"). On sent des brimborions d'autobiographie, comme une catharsis, manière de s'allonger sur un divan sans se ruiner.

Si Intenable envie les vivants (ah ! il en reste ?), on n'enviera pas, en revanche, le visuel du nouvel album des Bordelais. Du moins n'ai-je pas franchement adhéré à un graphisme assez peu attirant. Mais c'est peut-être le but recherché. Heureusement, Intenable fait déjà partie de mon référentiel musical, je n'ai donc eu aucun mal à me glisser dans la peau de l'auditeur conquis quasiment d'avance. Quasiment car on n'est jamais à l'abri d'une mauvaise surprise.

Ce qui n'est pas le cas ici, sinon je ne perdrai pas mon temps à en parler. Pour ce troisième album, Intenable est devenu quatuor, avec l'adjonction d'une seconde guitare, ce qui donne plus d'ampleur à un punk-rock mélodique qui n'a pourtant jamais été du genre rachitique. On entend désormais comme un grondement sourd pour soutenir un propos un tantinet plus politique et engagé qu'avant, inspiré par ces mouvements plus ou moins spontanés qui viennent bousculer le conformisme revendicatif porté par des organisations qu'on finit par croire institutionnelles. A priori, je n'ai rien contre les syndicats ou les partis dits de gauche, à part le fait qu'ils donnent trop l'impression de jouer le jeu politique ambiant, porté essentiellement par des idées de droite, c'est là que ça devient gênant. Quand on se contente de broutilles pour crier victoire en mangeant par ailleurs son chapeau sur des problématiques plus essentielles, faut-il alors croire en ces tartufes de la revendication, en ces matamores de la protestation ? Ce sont un peu les mêmes questions que se pose Intenable. De quoi se sentir moins seul. Mais le morceau le plus intense du disque reste "Mer morte", le dernier, coda torturée de plus de 5 minutes qui se consume dans les roulements de la batterie, regardant un monde s'éteindre dans des teintes irradiées.

Pour clore cette longue chronique collective, deux mots du nouvel album de Guerilla Poubelle, qui, pour le coup, se fend d'un très joli design, rappelant un Charles Burns épuré, période "Black hole". Musicalement, le trio parisien reste fidèle à ses fondamentaux, punk-rock teigneux et critique virulente d'un libéralisme qui broie tout, et tout le monde, sans état d'âme ni sentimentalité. Le discours est si corrosif qu'on s'attend à chaque instant à voir fondre son lecteur CD, même si quelques touches plus rock'n'roll ("La chute") viennent contrebalancer des sonorités qui se durcissent par ailleurs ("Qui perd perd", "Entre Booba et Balkany", deux salopards parmi tant d'autres). En six albums studio, et presque vingt ans d'existence, Guerilla Poubelle n'a aucune intention de déposer les armes ni de rentrer dans le rang. S'il n'en reste que trois, ils seront ceux-là. Cet album a été écrit sur la route et enregistré à Montréal, pendant les quelques jours de "repos" d'une tournée québécoise. Le concept de relâche chez Guerilla Poubelle n'implique sûrement pas de rester les bras croisés ou de faire du tourisme, mais bien de mettre à profit la moindre broutillette d'éternité pour perfectionner sa technique de l'uppercut. Pas si facile avec un médiateur ou des baguettes entre les doigts.

**E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

Les ZÉCLOPES : Live (CD, Keponteam/Mass Productions/Trauma Social)

Qui a dit que c'était la guerre entre normands et bretons ? Pas les Zéclopés. Même à cloche-pied ou avec des béquilles, ils n'ont pas rechigné à faire le trajet Saint Lô-Ergué Gabéric, donc à franchir la frontière normando-bretonne, pour enregistrer cet album live. Quoique l'enregistrement n'ait été qu'un effet secondaire du concert donné ce jour-là dans cette commune du Finistère. Mais quelle que soit la raison première, le résultat est là, un al-boum capté en direct live avec du vrai public, un truc qu'on pouvait faire dans le monde d'avant, il y a longtemps, dont les plus jeunes ne se souviennent peut-être pas, n'étant plus qu'une vague réminiscence brumeuse d'une époque bénie, bien qu'on nous dise aujourd'hui qu'elle n'avait rien d'essentiel. Merde, on y a pourtant tous cru à l'époque. On nous aurait menti ? Nous serions de dangereux complotistes, doublés d'inconscients meurtriers de masse, à vouloir ressusciter cette pratique qu'on appelait spectacle vivant, mais qui n'était qu'une mythologie ? Fuck alors ! A part ça, les Zéclopés portent bien mal leur nom, car, quand on joue dans un groupe de ska, mieux vaut avoir la pleine jouissance de tous ses membres. Enfin, tous, peut-être pas, j'en vois au moins un qui ne sert pas à grand-chose dans la pratique de l'exercice musical, sinon d'un point de vue strictement psychique. Pour les autres, mieux vaut avoir des bras et des jambes à peu près en état de marche si l'on veut skanker et sauter partout comme des puces épileptiques. Ce qu'on devine être le postulat de base des Zéclopés, bien qu'on n'ait pas les images pour confirmer cette impression. Les Zéclopés, c'est donc du ska énérvé, tendance punk, avec les cuivres qui claquent sec, et même un djembé, incroyable. Comme quoi il n'est pas obligatoire de casser les burnes de tout le monde quand on joue de ce machin. Il est vrai que noyé au milieu d'une batterie d'artillerie, ça en dilue sérieusement l'effet. Le côté punk des Zéclopés, on le retrouve dans les textes, méchamment portés sur la revendication, la dénonciation, l'engagement, la critique, la manifestation. Pas simple de jouer de la guitare ou de la trompette en levant le poing, les Zéclopés y parviennent pourtant, au moins en esprit. Les cibles de leur agacement sont toujours les mêmes, il n'y a pas de miracle, en gros les religieux, les politiques et les cons en général, soit une grosse majorité de l'humanité. Dans la mesure où ce sont ceux qui nous escagassent au quotidien, il semble logique qu'ils soient les premiers à se prendre des tartes dans la gueule, toutes virtuelles hélas, on ne peut pas toujours laisser libre cours à ses sentiments primaires. De ce point de vue, on se dit que nos ancêtres chasseurs-cueilleurs avaient un gros avantage sur nous, eux qui pouvaient répondre à la provocation du voisin par un bon coup de boule sans que personne n'y trouve à redire. Autres temps, autres mœurs ! Ce qui n'interdit pas la petite note humoristique qui permet de décompresser ("Sac à punk"). Curieusement, si le groupe existe depuis 2007, un petit bail déjà, ce "Live" est leur premier album. Jusqu'ici, ils n'avaient sorti que deux EP, dont les six titres sont d'ailleurs recyclés in vivo sur ce disque. On ne peut pas dire qu'ils ont fait du stakhanovisme leur doctrine préférée. Les douze titres présents sur l'album ne turbinent jamais qu'à une moyenne pépère d'un morceau par année d'existence. On a connu plus relevé comme cadence. En revanche, ils sont plutôt actifs pour ce qui est de se goinfrer des kilomètres de bitume et d'user leurs pataugas sur tout ce qui peut leur servir de tribune pour hurler leur colère et leur rogne.

L'ENCYCLO DEGLINGO DE LEO

ÉCOUTILLE

Type d'oreille qui peut aussi servir à accéder à la cale d'un navire. Étonnant non ? Ça peut paraître un tantinet irrationnel, mais c'est la magie de la linguistique. Prenons le sens premier du mot, qui vient de l'espagnol "ecostilla", ce qui a donné, en vieux français, "écoste", avant de devenir "écoutille", ce qui, littéralement, veut dire "échancrure". Les Espagnols, dont le pays est pris en tenaille entre l'Atlantique et la Méditerranée, est un peuple de fiers marins, ce qui explique pourquoi l'écoutille, sur un bateau, désigne les larges ouvertures rectangulaires qu'on trouve sur le pont, et qui permettent d'accéder à l'intérieur du navire, notamment la cale et les entreponts, plus pratique que de tenter de passer directement à travers le bois ou le métal. Tout le monde n'est pas un super-héros et n'a donc pas forcément ce super-pouvoir de passe-muraille, d'où l'intérêt d'avoir prévu ce genre d'ouverture dès la construction du rafiote, pour éviter d'avoir à le faire en pleine mer, au moment où on aurait besoin de descendre dans les profondeurs de la bête. Les écoutilles servent essentiellement au chargement ou au déchargement du navire. Généralement, elles sont entourées d'un cadre surélevé, appelé surbau, destiné à empêcher l'eau de s'engouffrer dans la cale.

Bienvenu en cas de tempête, puisque, la mer étant d'un naturel très joueur, elle aime bien passer par-dessus bord quand elle décide de faire quelques pas de danse ou de frétiller après avoir trop longtemps fait de l'huile (d'où l'expression "une mer d'huile" ?). Après, c'est chiant pour les marins, il faut qu'ils descendent écoper pour éviter le petit désagrément d'un naufrage, et ils ont autre chose à faire, comme discuter avec le perroquet qu'ils ont sur l'épaule (option standard chez les pirates) ou tirer sur leur bouffarde peinard en méditant sur la ligne bleue de l'horizon. Prévention valant mieux que guérison, le surbau s'avère donc être une sacrée belle trouvaille, une fois l'écoutille inventée bien sûr, sinon, il ne présente guère d'intérêt. D'ailleurs, pour autant que je sache, on n'a jamais vu d'écoutille, ni donc de surbau, sur un vélo ou un ballon dirigeable. Les marins sont du genre pratique, on ne peut pas leur enlever cette qualité. D'autant que, outre le surbau, ils ont également pris soin d'équiper l'écoutille d'un mode de fermeture, appelé panneau d'écoutille, pas bête. Pas uniquement destiné à embêter une eau trop envahissante, mais aussi pour prévenir une chute éventuelle. C'est bien connu, les marins aiment le rhum, qui a l'énorme avantage sur l'eau (celle qu'on boit) de ne pas croupir, et conséquemment de rester potable durant tout le voyage. Mais le rhum a un effet secondaire que n'a pas l'eau, il saoule. Et un marin saoul, ça ne marche pas droit, encore moins avec le tangage et le roulis, d'où le risque de tomber dans le premier trou qui prend l'air sur le pont, d'où l'invention du panneau d'écoutille pour fermer icelui. Moi je vous le dis, il n'y a pas plus pragmatique qu'un marin. Et comme ils ont aussi beaucoup de temps libre (quand ils ne parlent pas à leur perroquet ou qu'ils ne tirent pas sur leur bouffarde, ça, ça reste acquis), ils se sont amusés à en faire de plusieurs sortes de ces panneaux. Le plus banal est en bois plein, comme une porte ou un volet, c'est celui qu'on appelle justement panneau. Il peut aussi être vitré, histoire de surveiller le chargement sans avoir à descendre sous le niveau de flottaison, ou pour vérifier que Popeye ne s'est pas vautré par l'écoutille qui serait restée malencontreusement ouverte avant que quelqu'un n'ait l'idée de la refermer. Dans ce cas, on l'appelle une claire-voie. Enfin, troisième version, à n'utiliser que par beau temps, pour aérer la cale, une grille en bois, appelée caillebotis. Le danger, c'est qu'un matelot un peu trop naïf/étourdi/rêveur (rayer les mentions inutiles) peut alors laisser tomber la cendre de sa pipe (mais jamais son perroquet, le bougre de bestiau pouvant voler), et ainsi bouter le feu à la barcasse si jamais le chargement est inflammable (poudre à canon, sciure, vieux journaux, charbon de bois, tabac de Virginie, voitures la nuit de la Saint-Sylvestre, liste non exhaustive). Du coup, grâce au caillebotis, la cale étant bien ventilée, le feu peut se propager d'autant plus vite. On ne peut pas tout avoir. Sur les grands vaisseaux de guerre d'antan, on trouvait en général six écoutilles sur le pont, l'écoutille du maître-canonnière, l'écoutille de la sainte-barbe (l'armurerie), l'écoutille de la cambuse (le garde-manger), la grande écoutille, située en avant du grand-mât, qui servait un peu à tout, l'écoutille du bosco (le maître d'équipage), et l'écoutille de la fosse aux lions (ou fosse aux liens, là où on enfermait les marins aux arrêts). En argot, une écoutille désigne aussi une oreille. On peut supposer que ça a un rapport avec le fait d'écouter, qui est la fonction première de l'oreille, au cas où vous auriez des doutes. Et comme il s'agit également d'une ouverture, même si on n'y entrepose rien, à part le cérémon, qui se débrouille très bien tout seul pour s'y stocker lui-même, l'analogie est encore plus évidente. L'usage du mot se retrouve dans quelques expressions imagées, comme "ouvrir (ou fermer) ses écoutilles" ou "prendre un coup derrière les écoutilles". Un petit dernier pour la route ? Dans un de ses poèmes, Alphonse Karr utilise le terme pour une autre ouverture anatomique, spécifiquement féminine, qu'il dépeint avec sa verve (attention à la faute d'orthographe) coutumière :

"Allons, la garce, haut la quille !
Mon vit est crânement drissé ;
Ouvre moi ta large écoutille,
Embarque-moi : je suis pressé."

